

FaÿS

**Représentation du conte créé par les 1<sup>ères</sup>**

**Sans Talents Mais Géniaux**

***L'ENCRE NOIRE DE MON CŒUR***

**Un conte sur la résistance, pendant l'occupation  
de la France par les Nazis, à travers la vie d'une  
famille Sénégalaise**

**3 Avril à 18h00**

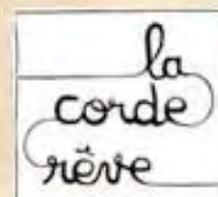
**Lycée Frédéric Faÿs**



**SUR INVITATION**

**Buffet à la fin de la  
représentation**

**Nos Partenaires :**





***A Bernard  
qui a initié l'écriture du conte,  
offert cette conduite de diaporama  
aux classes de 1STMG1 et 1STMG2  
du lycée Faÿs ,  
et était à leurs côtés pour la mettre en scène  
avec eux,  
le 3 avril 2017***



1

## L'encre noire de mon cœur

### 1 Espoir :

Pour tout vous dire ces êtres me fascinent. Je ne comprends pas, tout est fait pour qu'ils abandonnent, mais ils gardent un sentiment profond, quelque chose qui fait d'eux de véritables guerriers, je crois que cette chose s'appelle espoir. Oui c'est ça ! Espoir ! Ils ont fait de ce sentiment un être. Une personne à part entière. Et cet Espoir est une personne qu'on ne peut tuer. C'est un peu abstrait mais Espoir est une partie d'eux. Malgré toutes les épreuves qu'ils vont subir, Espoir sera là pour eux. Peu importe si cette famille se brise, si elle se trouve divisée ou même tuée. Espoir sera là.

2



C'est la fin de **2 la guerre**. Hitler s'est suicidé et la grande armée allemande est en déroute.

De cette grande armée, il ne reste que **3 des unités** épuisées par les batailles, des déserteurs et des soldats abandonnés par leur garnison.





4 Le camp, où j'ai été enfermé, a été libéré par l'une des premières unités d'assaut américaines. Il n'y a pas eu de combat ; 5 les Allemands s'étaient repliés quelques heures plus tôt dans le plus grand des désordres. Il n'y a pas eu d'effusions de joie lors de la libération des prisonniers. 6 Certains n'avaient que la peau sur les os et d'autres ne tenaient même plus sur leurs jambes. Ils gardaient le peu d'énergie en eux pour pouvoir rentrer chez eux.





8

C'est mon cas. Tout juste libéré, la première chose à laquelle je pense est de retrouver **7 ma famille**, mes proches ; Je décide de retourner dans ma propre maison sans savoir si elle est encore là, si elle est habitée par quelqu'un.

**8 A Grand Clément**, je me précipite dans l'appartement, juste au-dessus du café Jacob... **9 Tout me paraît** cependant tellement étranger, tellement de choses ont changé ces dernières années. Toutes ces années à survivre pour rentrer et **10 trouver** un appartement désert et complètement saccagé - mais je fouille la maison **11 de fond** en comble. Je tombe sur un **12 journal**. Le Journal de Sophie ?





J'entends un bruit...Une silhouette familière. Je n'arrive plus à me rappeler ce visage marqué par la fatigue et la faim.<sup>13</sup> Cet homme est pâle et tout rachitique. Durant quelques secondes qui m'ont paru des heures, nous nous regardons. Serait-ce Arnaud ? A-t-il changé durant ces dernières années au point que je ne le reconnaisse plus ? Je serais content de le retrouver, lui que je connais depuis ma plus tendre enfance. S'il est là, <sup>14</sup> ma famille ne doit pas être loin. Je lui avais donné comme mission de veiller sur eux.

« Arnaud, mon frère c'est toi? »

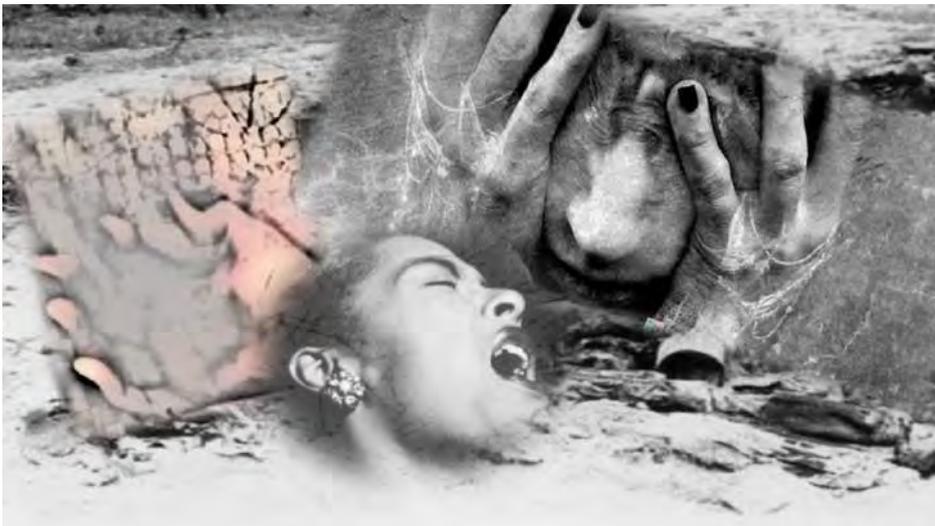
Arnaud reste bouche bée. Jean-Baptiste porte la misère sur lui.

« Je n'arrive pas à y croire ».

Je lui demande donc naturellement où est ma famille, comment elle va. A ce moment-là, son visage se ferme, sa voix tremble, il me demande de m'asseoir afin de tout me raconter. Je sens monter les sanglots. Ils ne sont plus là désormais ; je ne les reverrai peut-être jamais. Le seul souvenir qui me reste, c'est <sup>15</sup> le journal intime de ma sœur. Je m'assois et le lis.

*Cher journal,*

*J'ai commis un acte irréparable : je suis partagée entre le remord et la fierté d'avoir vengé mes parents. Après les aveux de Julien sur la déportation de ma mère et la mort de mon père, j'étais anéantie. Je suis restée de marbre devant celui qui m'a manipulée depuis <sup>16</sup> tout ce temps.*



*Plein d'idées plus horribles les unes que les autres m'arrivaient en tête. Une seule m'est restée. Devais-je le tuer, lui, le seul homme que j'avais aimé? Mon premier amour?*

La guerre peut-elle à ce point changer une personne ?



17 Le 1<sup>er</sup> Mars 43

*Je m'en souviens encore comme si c'était hier. Je sors de l'église où je viens d'allumer 18 un cierge en l'honneur de Jean-Baptiste. Cette église joue un grand rôle. 19 Elle apaise les esprits tourmentés, elle maintient le peu d'espoir qui reste à certains pour rester debout. On s'y rend pour échapper un court instant à la folie du monde. C'est un lieu important, encore plus en ces temps. L'atmosphère est joviale et fraternelle malgré les horreurs de la guerre qui flottent au dessus de nos têtes.*





**20** **Le café** où je travaille se situe place Grand Clément. Comme tous les matins, je sers la vieille femme qui habite l'immeuble d'en face. Elle se trouve à sa table habituelle devant la vitre, je ne peux m'empêcher de regarder **21** **à travers** celle-ci. La vie a changé et pourtant les sourires sur les visages des passants n'ont pas disparu. Il y a beaucoup de bruit dans le café, certains parlent d'actualités, de la vie que nous menons pendant que d'autres ruminent, seuls. Je débarrasse les tables.

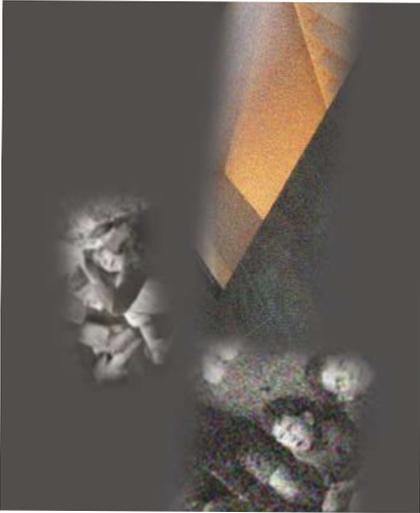


Un jeune homme entre, très élégant **22** **et beau garçon**. Ses yeux pétillants me regardent avec insistance. Intimidée, je ne sais comment réagir, Je me retourne, souris du coin des lèvres

"Avez-vous besoin d'autre chose ? Il sourit, d'un air charmant, "asseyez-vous".: que me veut-il ?

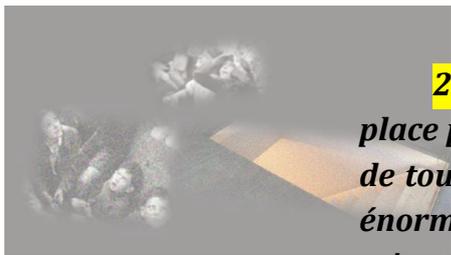
Il est adorable, un vrai gentleman. Julien a seulement un an de plus que moi. Il fait partie d'une famille aisée. J'ai l'air de l'intéresser, je ne comprends pas vraiment comment ni pourquoi, mais cela me flatte. A l'extérieur, certains se mettent à courir. Je n'y prête pas vraiment attention.

On entend crier « Les boches sont là! FUYEZ! »



**23** *C'est la panique* à l'intérieur du café, les visages sont crispés. Une dizaine d'hommes et de femmes fuient vers une porte secondaire. Prise par le mouvement de foule, je les suis par instinct de survie, sûrement. Je n'avais jamais remarqué cette porte, il faut dire qu'elle est bien discrète. Je suis troublée et effrayée. **24** *Cette porte* mène à une ridicule pièce où se trouve une trappe « souterraine », je suis la dernière à y entrer.

On est serré. Une petite fille que j'aperçois, souvent, se trouve à côté de moi. L'expression de son visage me touche. **25** *Elle est brune*, sa peau est blanche comme neige et ses petits yeux marron, remplis de larmes, reflètent son désarroi. Ses parents sont de confession juive, elle a été confiée à des amis proches de la famille et vit sous une fausse identité. Je l'ai appris il y a un mois ou deux sous le sceau de la confiance. Très difficile de vivre sous le régime nazi quand on est « une race inférieure ». Je partage son inquiétude. Elle est très menue, il me semble qu'elle a huit ans au maximum. Pauvre fillette, avec des problèmes d'un autre âge. Elle découvre prématurément la sauvagerie des Allemands, la trahison et la peur d'être dénoncée, le sentiment d'être un paria. Sentiments qui me sont familiers depuis trop longtemps.



**26** **Nous sommes** silencieux et attendons. Il n'y a pas de place pour tout le monde, certains se trouvent encore à la vue de tous, c'est la mort qui plane au-dessus d'eux. **27** **Il y a un énorme boucan dans le café.** Les soldats à la voix rauque crient, j'entends leurs pas et quelques-uns passent même au-dessus de nous.—Nombreux mais tellement impuissants, nous assistons à cette scène de rafle, cachés, tels des lâches.

Mais d'un autre point de vue suis-je assez humaine pour pouvoir juger? Bon sang, je n'y comprends plus rien! Tout ce que je souhaite c'est être libre et vivante pour pouvoir contempler le ciel dans sa grandeur...Grandeur ? Qui suis-je pour parler de grandeur moi, petite chose ?

**28** **Le barrage** commençait au bureau de tabac, puis prenait toute la rue Flchet en remontant sur Villeurbanne.

Et enfin dans l'autre sens, tout le Cours Emile Zola jusqu'aux Gratte-Ciel. **29** **Beaucoup** sont encore terrorisés. Tout le monde a eu droit au moins à passer la journée au café où avaient lieu les interrogatoires, près du pensionnat de Mme Cotte. J'en ai entendu pleurer des pauvres femmes. Le pauvre Sanzel, lui, n'est pas revenu - direction **30** **Compiègne.**



30



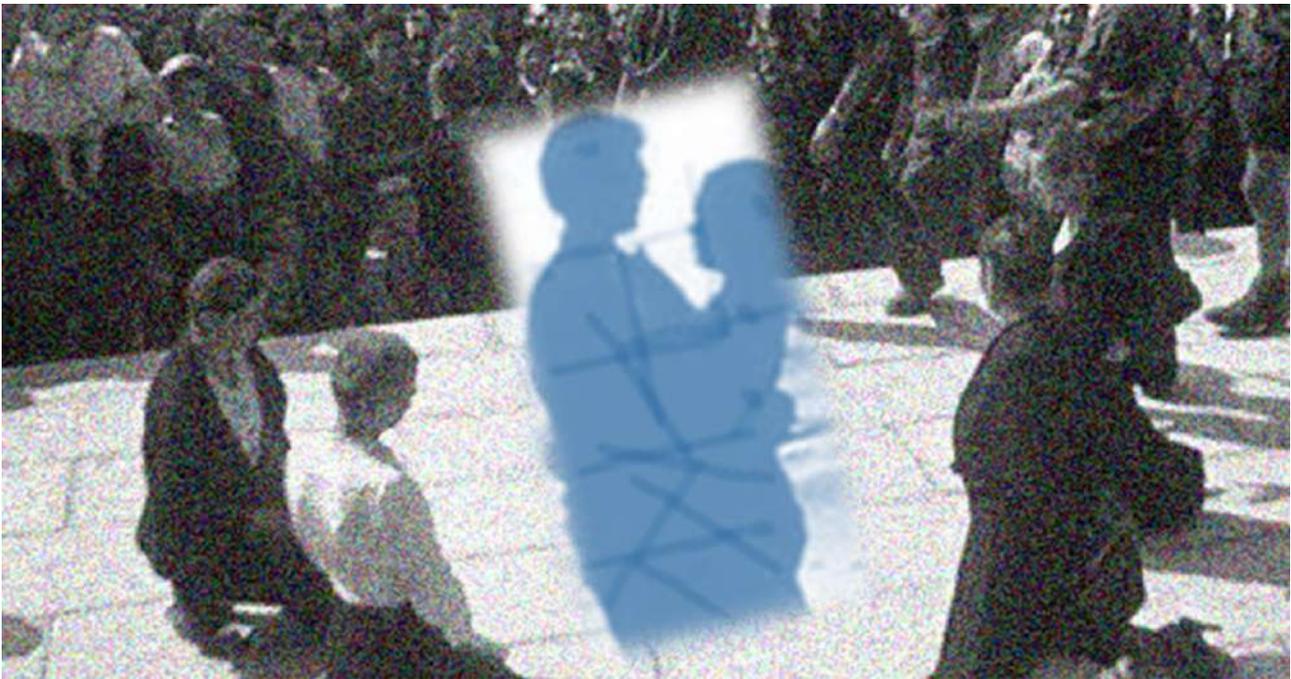
*La Guerre, je ne m'y faisais pas, j'essayais d'en faire abstraction. Il était d'ailleurs difficile pour moi d'en parler avant de faire la rencontre de Julien. Je ne l'acceptais pas -et pourtant elle était bien présente, à chaque instant. Mes amis proches avaient tous été déportés. Ce fut dur à vivre, **31 j'étais comme renfermée sur moi-même. Je ne parlais pas beaucoup et me confiais que très rarement. Avec comme impression que le monde tournait sans moi, je préférais l'isolement au dialogue. J'avais fait le choix d'être seule quand d'autres auraient tout donné pour l'amour des leurs.***

*Au fil du temps, Julien m'a permis de m'évader. Il a su me conseiller, m'écouter et me faire rire. « L'amour rend aveugle. » Ici, ce proverbe prend tout son sens. J'étais aveuglée, obnubilée. Julien envahissait mes pensées et je ne voyais que par lui. **32 Il faut dire** que son*

*visage était comme rassurant...La douceur de ses traits, ses yeux d'un vert pâle et ses doux cheveux bruns étaient loin de me laisser insensible. Nous étions très proches et chaque jour Julien en savait un peu plus sur moi, ma vie, mes proches. Je n'y ai vu que du feu... Il me parlait beaucoup de la Guerre, ses idéaux ne collaient pas avec les miens, cela m'a beaucoup gêné ... mais qu'un temps.*

*Julien a réussi à me cerner mieux que personne au fil des discussions. Il avait une réelle emprise sur moi. Ses paroles étaient à mes yeux les plus sincères et justes que l'on puisse entendre. Celles qu'il fallait suivre. Et quand bien même je doutais de ses mots, quelque chose en moi me poussait à le croire. Il me semblait tellement honnête et droit que je ne me posais même pas de questions. J'ai cependant commencé à douter de mes proches.*





*La Résistance, était-ce une bonne idée ? Les Résistants **33 mourraient** et l'on ne savait même pas si cela mènerait à quelque chose. Julien, lui, me rappelait sans cesse que la vie était telle qu'elle est et qu'il fallait l'accepter. Accepter l'occupation était « la seule solution » selon lui, le seul moyen de ne pas périr. Moi qui avais tendance à me voiler la face, à me cacher des horreurs **34**, j'acceptais désormais la barbarie et le sang dans nos rues. Jeune sénégalaise, j'aurais pourtant dû me sentir concernée. J'aurais dû me battre pour l'amour de mes frères et sœurs, pour la diversité, l'union, la beauté de nos croyances.*



*Peu importe ce que nous sommes, d'où nous venons, nous sommes avant tout humains. Malheureusement, mes pensées étaient loin de celles que je confie actuellement. Aux côtés de Julien, mes préoccupations étaient tout autres. J'ai fait de Julien, au fil du temps, le centre de mon monde et j'ai délaissé ce qui était primordial. Je me demandais parfois ce que Julien faisait avec moi. Quand je lui disais que cela allait à l'encontre de ses propos, il souriait et me répondait simplement « tu es différente ». Alors j'y ai cru. Je ne comprenais pas mais j'avais envie d'y croire, envie d'être aimée.*



« Tes parents, ils **35** ne t'aiment pas. Ça crève les yeux. A ta place je ne perdrais pas plus de temps avec eux. En plus de ça, ils sont Résistants, ils te mettent en danger, tu le sais ça ? Je peux te protéger moi, tu dois me faire confiance ». Cela me blessait mais Julien disait vouloir mon bien alors j'ai trahi. **36** J'ai balancé ceux qui se préoccupaient réellement de moi, j'ai bafoué toutes règles morales. Julien me mentait, et pourtant, j'ai mis de côté mes principes et mes valeurs pour son amour. Mes parents doivent me détester maintenant et je ne l'ai que mérité.

Sous le régime nazi, nous ne pouvions pas vraiment être libres .



**38** Les Allemands avaient le contrôle sur tout : le téléphone, la radio, les journaux, le transport et la nourriture et même sur le couvre-feu.

Je ne peux en supporter davantage. Je décide de me lever pour prendre l'air. Arnaud me rejoint un peu plus tard, le temps que je me remette de mes émotions.

Arnaud : « Tu sais, ici, la vie était dure. **37** Les gens, de plus en plus aigris et égocentriques, se recroquevillèrent sur eux-mêmes, prêts à dénoncer n'importe qui pour rester en vie. Il m'arrivait parfois de chercher à comprendre comment on avait pu en arriver là.

Notre santé se dégradait, **39** les tickets de matière grasse et de viande se raréfiaient. »





Je claque la porte. Je me demande comment les gens peuvent se plaindre alors que moi j'ai enduré les souffrances d'un camp.

JB : « Durant ces cinq dernières années, j'ai vécu des souffrances inimaginables. Nul homme ne peut imaginer ce que l'on a pu subir, durant ces années. Nous pensions ne jamais pouvoir sortir de ce camp. **40 Le froid a tué** de nombreuses personnes. Nous étions seulement vêtus de nos habits de bagnards. Au fur et à mesure que le



temps passait, les conditions de détention empiraient. Les soldats distribuaient des coups, comme ils le souhaitaient, sans raison. Les maladies se propageaient, étant donné le manque d'hygiène, les rats, le froid. Nombreux sont ceux qui ont perdu la vie.

Dans mon malheur, j'ai eu de la chance de ne pas attraper le typhus ou une autre **41 maladie mortelle**. Nos rations de nourriture étaient assez ridicules, il arrivait qu'on me vole mes repas, alors je passais deux ou trois jours sans manger. Ma couleur de peau n'arrangeait rien. **42 J'étais noir**. J'étais considéré comme inférieur aux autres prisonniers.

A toutes ces souffrances physiques s'ajoutaient des souffrances morales, l'absence de mes proches, de ceux que j'aimais était presque aussi dure que les souffrances physiques. »





Arnaud : « Tu sais, Jean- Baptiste, ici ça n'a pas été facile tous les jours. Nos rations de nourriture diminuaient chaque mois ; ce mois de 43 Mars était froid, nos visages l'étaient encore plus. Personne ne se regardait dans les yeux. C'était donc ça ? La France rêvée ? Tout le monde était pâle et semblait triste. Le temps restait figé ; la pluie glaciale rendait nos terres stériles.

Nous avons peur de nous faire arrêter. Jusqu'au jour où Sophie nous a trahis. C'est une erreur qu'elle regrettera toute sa vie. »

JB : « C'est pire qu'une erreur ! Te rends-tu compte que c'était sa mère, son père ! »

Arnaud : « L'amour l'a rendue aveugle. Tu sais, Sophie était très attachée à toi. »

JB : « J'ai perdu mes parents ! 44 Je ne verrai plus leurs visages ! »



Arnaud : « Tu sais, moi, je me serais fait tuer pour ta famille ! Je prenais à cœur la mission que tu m'avais confiée mais je n'ai pas pu tenir ma promesse. Dans la Résistance, nous étions constamment cachés. Nous nous accrochions à chaque petite chose nous permettant de rester en vie.



Nous avions **un point 45** de rendez-vous dans le quartier de Cusset. Une petite maison qui appartient aux Parel. C'est là que nous nous retrouvions dès qu'il le fallait : « Rendez-vous au set-Q ». On pouvait y retrouver parfois **46 Georges Bidault**. L'endroit était paisible, un peu isolé. Bref, idéal pour nos petites réunions.

Ce jour-là, j'avais rendez-vous à 20 heures mais, pour la première fois, je suis arrivé en retard. D'habitude le calme régnait, mais là, tout d'un coup les sirènes ont retenti. **Plusieurs 47 camions** sont arrivés, les Boches en sont descendus, armés et déterminés. Je ne comprenais rien à ce qui se passait. Tout est allé très vite. Coups de crosse ! Pleurs ! Cris ! Sous mes yeux horrifiés, je voyais mes amis encerclés, malmenés. Les Allemands, le regard toujours très froid, sans pitié, n'hésitaient pas à utiliser leur force et à tirer. J'entendais Modeste s'énerver : « On a été dénoncés, comment est-ce possible ! »



Une multitude de soldats les encerclait. Ils étaient coincés. Ils ne pouvaient plus rien faire. **48 S'échapper** était impossible. Les coups pleuvaient et certains tombaient sous le choc. Des cris résonnaient dans tout le quartier. Des rideaux bougeaient, des volets se fermaient. J'ai aperçu quelques silhouettes, d'autres ne se cachaient pas du tout et assistaient, satisfaits, à cette scène de désolation. Un soldat leur a demandé de se mettre en rang et d'entrer dans les fourgons. Confusion. Hurlements. Toute ta famille se fait embarquer.

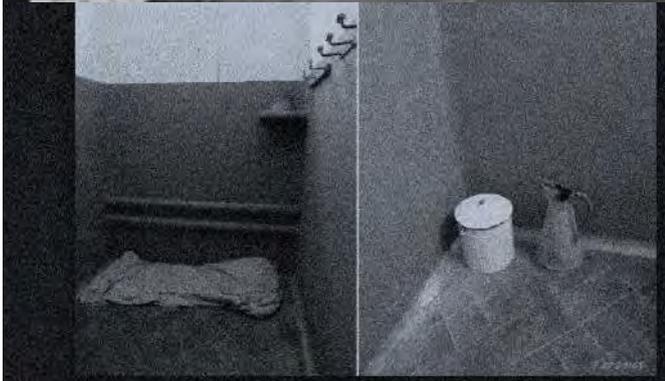


Abasourdi, désespéré, je me sentais impuissant. Les Boches les avaient pris, en pleine nuit, par surprise et ils n'avaient eu aucun moyen de se défendre. En tournant la tête, je m'aperçus qu'il n'y avait plus personne. Je ne faisais que pleurer de rage,<sup>49</sup> je me sentais coupable et m'en voulais beaucoup. J'aurais aimé agir mais cela voulait dire être arrêté. J'avais l'impression de n'avoir pas assez protégé ta famille, de ne pas avoir tenu ma promesse. »

*Voilà les Allemands. Leurs troupes descendent des voitures, d'un pas déterminé, l'air nerveux. Sans plus attendre, ils nous séparent. Les blancs d'un côté, les noirs de l'autre. Ils nous poussent violemment, comme ils traitent les bestiaux. Ils nous bousculent sans scrupule, que l'on soit enfant ou adulte.<sup>50</sup> Nous sommes serrés tels du bétail dans des fourgons. Ils sont beaucoup plus agressifs avec nous, les Noirs. La différence se fait ressentir. On est rabaisé et insulté, certains se font même frapper.*



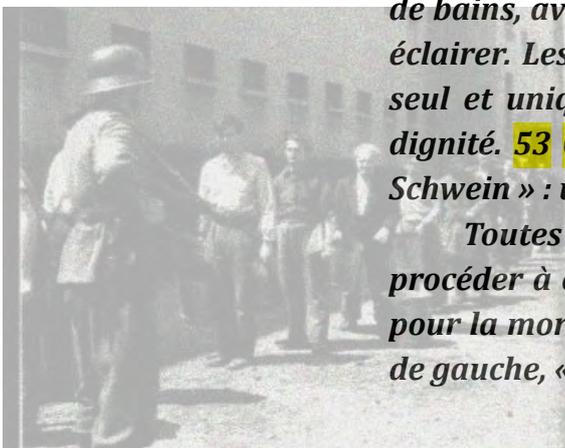
50



*Que vont-ils faire à mes parents ? Je les vois se faire piétiner sous mes yeux. Je ne pensais pas les avoir envoyés à l'abattoir. J'imaginai qu'ils seraient jetés en prison et non traités comme ils le sont maintenant. Désormais, je sais qu'ils ont peu de chances d'échapper à une mort atroce. Ce qui peut arriver de pire à mon père, c'est de voir ma mère mourir sous ses yeux.*

*En entrant **51 dans Montluc**, on est passé dans des couloirs sombres de désespoir ; on est arrivé dans le cœur de la prison. Les soldats nous entassent dans de petites cellules où l'on peine à entrer à plusieurs. Nous nous retrouvons avec sept autres personnes **52 dans la même cellule** pas plus grande qu'une salle de bains, avec comme unique fenêtre, une lucarne qui peine à nous éclairer. Les conditions sont inhumaines : nous dormons assis. Un seul et unique seau pour aller aux toilettes, nous perdons toute dignité. **53 Cris, gémissements**, claquements de portes. « Jude », « Schwein » : une langue qui tape aussi dur que les soldats.*

*Toutes les semaines, les gardiens de Montluc viennent procéder à ce que l'on appelle **54 « les deux colonnes »**. C'est le tri pour la mort. Ceux de droite, « avec bagages » sont déportés ; ceux de gauche, « sans bagages », fusillés.*





*A ce moment-là, je comprends ce qui vient de se passer. Quelle horreur ! Qu'ai-je fait ? Ils m'ont dit que j'allais être remise en liberté. Je suis guidée vers la sortie. **55** Le portail s'ouvre. Je ne sais plus où je suis. Tout d'un coup je l'aperçois, mon amour ! Je le regarde. Julien, mon héros. Tous mes remords disparaissent. Un sourire se dessine sur mes lèvres ; je m'approche pour l'enlacer mais Julien me repousse d'un geste brusque. Je ne comprends pas ce qui lui arrive. L'homme pour qui j'avais tout perdu ! La gorge serrée, je le scrute avec incompréhension.*

*« Que t'arrive-t-il ? »*

*« Comment ça, que m'arrive-t-il ? » me répond-il*

*« Je suis libre ! Je pensais que nous aurions pu commencer notre vie rêvée ! »*

*« De quelle vie rêvée parles-tu ? Celle que tu as tant imaginée et que je t'ai tellement fait espérer ? C'est celle-là dont tu me parles ? »*

*« Je ne comprends pas ce que tu essayes de me dire... »*

*« Voyons, Sophie, tu es une fille si **56** facilement influençable qu'en un regard, je t'ai littéralement, manipulée... Comment as-tu pu croire à notre histoire ? Je ne t'ai pas détestée mais tu es bien naïve ! Ma pauvre Sophie ! Il suffit de regarder la différence de couleur ! Que ferais-je avec une négresse ? Tout nous sépare, mais tu y as cru ! Maintenant, grâce à toi... »*

*Venait-il de dévoiler sa véritable identité ?*

***Grandeur ? C'est maintenant le vide dans mon cœur. Vide, je le suis par mes actes, par ma trahison, par ma bêtise. Grandeur ? Je ne sais plus ce qui se passe dans ma tête, parfois, je voudrais laisser les soldats la détruire. J'ai peur de l'aube, j'ai peur d'avoir éteint leur vie, juste par amour. Je suis naïve et tellement bête d'être tombée dans les griffes de ce rapace !***



Arnaud : "A ce moment-là 57 , j'avais perdu totalement confiance en moi et plus aucune énergie de mon corps ne pouvait m'aider à m'estimer à ma juste valeur. Je suis resté plus de trois nuits, éveillé. Tant de questions se bousculaient dans ma tête ! Qu'allait-il se passer ? Devais-je continuer mon activité ? Pourquoi les Allemands nous avaient-ils trouvés si soudainement ? Plus les jours passaient et moins je bougeais. Tapi dans l'ombre d'un appartement que la Résistance m'avait prêté après l'arrestation, à la limite de Villeurbanne et de Lyon. Je cherchais des réponses à mes questions. Je ne pouvais pas fermer l'œil.

58 Je suis allé chercher des renseignements chez mes amis résistants, impasse Carotte. Les Allemands contrôlaient tout le monde. Je ne vais pas te mentir. J'avais peur mais je voulais absolument savoir la vérité. Il y avait trop de rumeurs et cela me dérangeait. Ça m'a pris beaucoup de temps... »

J.B : « Arrête ! Explique-moi ! Je suis déjà bouleversé avec le journal de Sophie ! Je veux avoir les idées claires. »

Arnaud : « Tu veux vraiment savoir ? »

JB : « oui, je suis prêt. »



Arnaud : « D'après les témoignages que j'ai recueillis, je sais avec certitude comment tes parents ont appris la trahison de Sophie. »

JB : **59** « **Comment** des inconnus peuvent-ils en savoir autant sur mes parents ? »

Arnaud : « Les infos passent vite là-bas. Lors de leur interrogatoire, un soldat allemand leur a révélé l'identité de la personne qui les avait trahis. **60** **Modeste avait l'air abasourdi**, lui qui était habituellement d'un naturel optimiste, était désormais méconnaissable. Espérance était prise de sanglots : elle n'arrivait pas à se calmer. Modeste et Espérance ne s'attendaient pas à une telle nouvelle. Il était inimaginable pour eux que ce soit Sophie qui les ait balancés aux mains des Allemands pour une petite histoire d'amour ! Modeste aurait préféré **61** **mourir à Chasselay**. Il était l'un des seuls survivants de ce massacre, il se voyait désormais trahi par sa fille, jeté aux allemands. Lui qui avait vu tant de sang couler, tant de proches tués par les allemands, il ne lui restait plus que sa famille, et il allait la perdre.



*Quand j'ai entendu cette histoire, je n'arrivais pas à y croire. La traîtresse, elle nous a tous bernés. Comment peut-on aimer alors que l'on doit se préoccuper de sa survie ? La guerre est un fléau pour l'homme, tellement de trahisons, de tortures, de sadisme et de cadavres. Peut-on trouver l'âme sœur alors que l'on doit défendre sa patrie et sa famille, bien avant de sauver sa peau ? »*



JB : « La suite ! Dis-moi la suite ! »

Arnaud : 62« Ta mère était une femme forte, qui croyait en Dieu et avait des convictions. Elle a toujours adhéré aux idées de la Résistance et elle est tombée sous les coups des nazis avec une conscience juste. »



JB : « Ma mère est décédée ? Comment ? De qui tiens-tu cela ? »

Arnaud : « D'anciens détenus...Aucun mot ne sortait plus de sa bouche. Elle était devenue 63 une femme au regard vide, toute chétive. Interrogée et torturée jusqu'au matin, la douleur était son quotidien. Le corps couvert d'hématomes, elle était au bord de la rupture. 64 Elle devait être déportée à Dachau. Elle n'est jamais arrivée à destination... »



JB : « Et mon père ? Que lui est-il arrivé ? »

Arnaud : « Il est parti sans bagages 65 . Il a été fusillé avec trois Ostruppen qui avaient trahi la cause nazie. C'était un homme courageux. Il a défié ses bourreaux du regard jusqu'au dernier souffle. »

J'ai continué dans la Résistance, pour eux, afin qu'ils ne soient pas tombés pour rien .Je me devais de continuer ce que nous avions commencé. »

JB : « Cette histoire me glace. Les nazis sont des pourritures, des moins que rien...Comment peuvent-ils détruire des foyers de la sorte ? C'est des familles entières qu'ils tuent, le peuple doit reprendre le pouvoir ! C'est horrible ce qui est arrivé ... si ma sœur était là ! »

Arnaud : « Mais ce n'était pas volontaire de sa part, elle était jeune et ... »

JB : **66** « Tais-toi » donc ! Ma sœur aurait dû tenir sa langue : mes parents n'avaient pas à être mêlés à ça. C'est toujours la même chose avec ces guerres, ce sont les personnes qui ne devraient pas en pâtir qui en pâtissent le plus. »





68

67 Dans l'obscurité, je décide de retourner « chez moi ». Je me sens lourde. Le poids de la trahison m'enfoncé de plus en plus, à chaque mètre franchi, sur la route de Crémieux.



Mon regard se trouble. 68 Un individu traverse cette ville fantôme, vêtu d'un chapeau et d'un long manteau noir. Je l'aperçois, il est impossible pour moi de l'identifier, son visage est caché. 69 J'ai comme un espoir et décide de le poursuivre. Il tourne dans les ruelles. Je le perds de vue. Je me sens faible, 70 ma tête tourne, je vois flou, et entends des voix. Ce sont celles de mes parents. Je tombe. 71 En relevant la tête, j'aperçois ma mère, qui me tend la main. J'essaye de rejoindre mon père au loin, mais il se met à courir. J'aurais tant voulu leur demander pardon.



Une fois arrivée, pas un bruit, ni un mouvement. Seulement la présence 72 de mes souvenirs de famille. La maison est vide. C'est le néant. Effondrée, les remords s'engouffrent en moi, au fur et à mesure que d'anciennes photos défilent sous mes yeux. Ma famille me hante, cette souffrance me détruit et ces souvenirs atroces m'abattent davantage...



*Je cherche avec acharnement du travail. Chaque personne de la ville me dit non. Je parcours des kilomètres à la recherche d'un emploi. Un emploi qui me permettrait d'assurer ma survie. Mais la même phrase revient sans arrêt : « Tes parents vont bien ? J'imagine que non ». J'essaye de garder la tête haute.*

*Avec méfiance et peur, je frappe à la porte de la maison d'amis de mes parents. Ils m'ouvrent mais en me voyant, **73 ils me claquent la porte au nez.***

*Une ambiance sinistre s'est installée dans la ville. Pas un signe de vie. La ville est morte. Les sirènes ont aussi mené grand train, mais il n'y a rien.*

**74 Seules les usines brûlent,** les transformateurs sautent, les fours à gaz éclatent mais rien ne transpire ; on le sait par les ouvriers mais non par les journaux. Je regarde par la fenêtre et aperçois **75 la maison de mes voisins en ruine.**

*Je me sens tellement oppressée, je suis dans un mal-être tellement fort qu'il me pousse à quitter cette ville, à essayer d'oublier tous ces remords qui m'empêchent d'avoir la conscience tranquille. Je songe à une vie meilleure où les personnes n'auront pas cet air mesquin ni ce dégoût...*

JB : « Les actes de ma sœur sont impardonnables. »

Arnaud : « Tu restes son frère et en temps de guerre, il ne peut pas y avoir que des héros. Elle était jeune. »

JB : « Alors pour toi Sophie n'a aucun tort !? Mais de quel côté es-tu ? »

Arnaud : « Ta sœur était une fille très naïve ! Les propagandes étaient fréquentes, un inconnu pouvait vite la convaincre de le suivre ! »

JB : « Peut-être mais même dans ces moments-là, il faut rester loyal envers sa famille. »

Arnaud : « Je pense que tu fais fausse route. Aucune loyauté n'est possible quand une personne vit dans la peur. Cette guerre pour une jeune fille ... »

JB. : « Comment peut-elle condamner sa famille en toute impunité ? »

Arnaud : « Es-tu entièrement juste ? N'as-tu jamais commis d'erreur ? Porter un jugement moral est facile, essaye maintenant de comprendre Sophie, là tout devient plus compliqué. »

JB : « Mes rêves se sont écroulés. Ma mère, qui m'a élevé, m'a éduqué, grâce à qui je suis ce que je suis maintenant, a disparu. Mon père, celui que je prenais pour idole est mort. Et Sophie qui a disparu. Je croyais que rien n'avait changé. Lorsque **76 j'ai passé cette porte**, je pensais les retrouver comme je les avais laissés. Mon père assis comme à son habitude sur son fauteuil, près de la cheminée en train de lire son journal. Ma mère, dans la cuisine, qui prépare ses bons petit plats- des plats traditionnels- auxquels elle a donné tout son amour. Puis Sophie, comme toujours dans sa chambre où elle lit des livres. Elle avait une grande passion pour la médecine. Mais... tout cela a changé. »

Arnaud : « Trouve en moi la cause de ton désespoir, et vois en ta sœur un nouveau départ. Laisse-lui au moins cette dernière chance



En cette période de l'histoire, **77 c'est le cafard** en toute circonstance même si j'essaye de relativiser, pour laisser place à l'Espoir.



Espoir : **78 Oui c'est bien moi.** Cela dit j'ai grandi, tout de suite après que cette famille m'a délaissé. J'ai passé mon année d'adolescence seul et triste. J'ai sacrifié Espoir pour Tristesse. Une fois devenu Tristesse, je fis la connaissance de Temps. Temps m'a appris beaucoup de choses, il a effacé Tristesse. Il a même éveillé un sentiment nouveau en moi. Quelque chose qui me correspond très bien. Il a éveillé Haine en moi. J'étais donc devenu Haineux. Sauf que le temps passe, le temps vieillit, le temps s'estompe, le temps se meurt...

JB : « Je suis donc à nouveau seul... Mais quand je réfléchis, le temps n'a fait que m'apprendre des leçons de vie. Mais oui bien sûr! Cela est bien une leçon. **79 Oui, le temps passe**, ma tristesse passe et ma haine aussi. Je dois pardonner à ma famille. Je dois revivre, je dois renaître, retrouver Espoir.



Toute cette douleur de la guerre, n'est en réalité rien contre la perte de sa famille. J'ai perdu ma mère, mon père et ma sœur il ne reste plus rien à quoi je puisse me rattacher, je suis revenu ici dans l'espoir de les retrouver mais... Chez **80 nous, les Sénégalais**, nous sommes unis entre nous, les liens de la famille sont sacrés. Cette perte m'a beaucoup touché. Mais je dois continuer plus fort que jamais.



Notre peuple a **81 surmonté les coups de fouets**, les coups des soldats, les humiliations des blancs. Plus on criait de douleur, plus ils en rajoutaient. Deux ou trois sacs de riz pour avoir, tous les mois, passé le balai pendant qu'ils vivaient bien dans leur palais **82 Ils nous ont colonisés** et c'est maintenant nous qui les défendons.

Nous avons résisté face aux Allemands. On voyait nos proches, nos voisins tomber. Nous nous demandions tous si l'on allait survivre, si on allait sortir un jour de cette misère. Les soldats nazis, nous ont traités comme des sauvages, des pestiférés. Lorsqu'un officier a besoin de montrer l'exemple dans les rangs des prisonniers, alors il nous prend pour cible.





Sommes-nous « la race inférieure » ?  
83 Depuis des siècles, nous sommes maltraités, humiliés. Les Blancs nous considèrent toujours comme des esclaves et continuent à nous massacrer. Est-ce le destin de notre peuple ? »

Arnaud : « Tu seras toujours un résistant .Tous ces sacrifices, c'était pour apporter la paix et la justice. »

JB :

84 « La paix et la justice sont des notions qui nous dépassent. La famille en ces temps troublés est le seul rempart contre la solitude... »

Cette guerre a causé de nombreux dégâts, des dommages collatéraux, beaucoup de familles ont été brisées. Nos cœurs resteront à jamais meurtris.

Pour moi, la guerre n'était pas encore finie. Les blessés couraient les rues, les hôpitaux étaient remplis, la faucheuse ne tarderait pas à passer pour nous.



84 Jean-Baptiste ne s'est toujours pas remis de ce qui s'est passé. Il m'en veut et m'en voudra pour toujours. J'ai tout essayé mais en vain. Trop orgueilleux, il m'a abandonné. Je suis blessé mais j'accepte sa décision. Il m'avait donné la mission de garder sa famille en vie à mes côtés et j'ai échoué. Voilà le résultat de cette maudite guerre.

Peut-être que chez certains, la guerre a renforcé les liens, mais pas chez nous !

85 Julien est mort sous une pluie de balles américaines. Jean-Baptiste a fini par retrouver sa sœur, et par lui pardonner. J'aurais aimé qu'il fasse de même pour moi, mais il en a décidé autrement. Ils vivent ensemble à deux pas de mon logement à Flachet. 86 J'y habite avec une vieille dame aveugle, qui a eu la gentillesse de me prendre sous son aile. Je compte y rester, elle est gentille et parvient même à me faire rire.

87 J'ai entendu par le biais de mon voisin que Jean-Baptiste et Sophie allaient partir vivre chez une de leur tante à Saint-Etienne. Cela m'attriste. Même si je n'ai plus aucun contact avec eux, ils étaient tout de même présents à côté de moi. Je savais donc qu'ils allaient bien. Les voilà, d'ici peu, loin de moi.



CHAKIB, NOAM, ANTHONY, RAYAN, BADIS,  
HASRET, SHERINE, MOHAMMED, NISRINE,  
MELISSA, IMENE, MERIEM IBRAHIM,



MERCI POUR VOTRE AMABILITÉ  
ENVERS NOUS ET TOUS LES ÉLÈVES  
EN SONT RECONNAISSANTS







## Les auteurs :

Mateo Avondo  
Rayane Didi  
Issa Ghadab  
Willy Koffi  
Sherine Borsotti  
Nawel Frahti  
Yanis Ibrahim  
Esteban Lepaul  
Mathis Louiserre  
Camille Mai Phung  
Basile Marc  
Sabrini Merini  
Adam Messaoudi  
Ibouroihim Mohamed  
Theo Ndicka-Natam  
Léa Palfray-Fraile  
Florent Petit  
Marly Rampont d'Autremont  
Emeline Saint-Georges  
Coline Stephen  
Isaac Tshipamba- Mulowayi  
Maelle Valette  
Anatole Weber  
Jason Zohi

Rayan Ait Mouhoub  
Noam Cherif Bachir  
Ibrahim Boughanmi  
Chakib Bouridah  
Samy Cadinot  
Idriss Camara  
Sofyan Chader  
Imene Chelahi  
David Daniel  
Meriem Djilani  
Hasret Dogansoy  
Sarah Dray  
Soltana Hadjarab  
Kemil Hwori  
Mohammed Khouchane  
Kamilya Lemmouchi  
Sofiane Mechri  
Badis Merzouk  
Nisrine Moussali  
Kenza Ouchen  
Harrisson Pascal  
Anthony Pires-Maldjian  
Melisa Yildiz  
Yosra Zammouri

## Remerciements :

- à tous les témoins : Famille Parel,  
Mmes Avignan, Boisjot, Buisson, Chadebech ; Faerria Sangouard Jeanneret  
Martinez et Serval,  
MM. Garnier



et Thomasson

- à l'Inter quartiers mémoire et patrimoine :  
J.P. Masson et Ginette Orcel-Busseneau



**LE RIZE**  
mémoires, cultures, échanges

- au Rize et au TNP

- à l'ANACR :  
Bernard Gaud



- à la compagnie la corde rêve :  
Maxime Mansion



- à Pauline Noblecourt, auteur

- aux professeurs des STMG1 et 2 du lycée Frédéric Faÿs :  
Sandra Chalou  
Sophie Colas  
Christine Constantis  
Javier Duran-Lopez  
Raphaëlle Gonnard  
Arnaud Houssel  
Adeline Porte

FaÿS

- à la direction du lycée Frédéric Faÿs :  
Véronique Sigaud, Proviseure  
Céline Nurenberg, Proviseure adjointe

Et à tous ceux qui ont assuré la relecture du conte...





LIEUX SECRETS, 1ER AVRIL 2017 - DEVANT LA MAISON D'EDOUARD PAREL-

MERCI,  
BERNARD